

beaucoup, tant à cause de sa conduite irréprochable, que de ses rares dispositions. La vieille Metsis, à ces nouvelles, versait d'abondantes larmes de joie, et promettait à Dieu de porter avec patience les peines de la séparation... promesse que son esprit renouvelait aussi souvent que la violait son pauvre cœur de mère.

Mais l'absence se prolongeait ! Quentin visita Cologne, il passa le Rhin, parcourant les villes, les abbayes, les églises et les châteaux qui bordent si magnifiquement ses belles rives. Il voulut voir et copier ce qu'il admirait, s'entretenir avec les maîtres de l'école allemande, et, par ces puissants moyens, se perfectionner de plus en plus dans son art. Les nouvelles devinrent donc de plus en plus rares, elles finirent par manquer entièrement au bout de la seconde année, et la pauvre mère, et la jeune amie vinrent à ignorer tout-à-fait si leur cher voyageur existait encore ! la position de Marguerite devenait triste, et elle avait à souffrir : son vieux père, mécontent de ce qu'elle refusait obstinément les partis avantageux qui se présentaient, lui reprochait de l'entêtement et la trouvait capricieuse : commençant à sentir le poids des années et des infirmités, il se croyait destiné à quitter la vie sans avoir la consolation de confier à un homme vertueux son unique enfant ; et souvent il lui faisait sentir son humeur chagrine au lieu des sentiments de tendre affection auxquels il l'avait accoutumée. Sa vieille cousine se mit aussi à la bouder, lui reprochant la tristesse monotone qui s'était répandue sur toute la maison. Marguerite supportait tout cela avec une douce et silencieuse patience et confiante dans la Providence et la fidélité de celui qui avait montré pour elle tant de dévouement.

Cependant, plus aucun signe de vie ne lui parvenait de lui ; son espoir commençait à faiblir et à laisser tomber, comme l'oiseau qui ne peut plus se soutenir, ses ailes fatiguées ; et alors la pensée de la mort de son ami... ou peut-être de son changement, venait s'emparer de son âme, et, comme un ver rongeur, la dessécher et la flétrir.

La quatrième année du départ de Quentin avait commencé, lorsqu'un dimanche, maître De Vrindt, en rentrant de l'office et du sermon, apprit de sa servante qu'un étranger l'avait demandé, qu'il s'était fait conduire à son atelier, où il était resté quelque temps à l'attendre, mais que, ne le voyant pas revenir, il était parti en disant qu'il repasserait.

Une semblable visite était chose si ordinaire chez maître De Vrindt, qu'il n'y fit guère attention. Il ôta tranquillement son bel habit, remplaça son bonnet de velours par un autre plus commun, se rendit à son atelier, non pour y travailler, car c'était le jour du